

les Français sont partout peu nombreux, mais ils savent bien qu'on ne compte pas le nombre des bataillons ennemis lorsqu'ils ne sont composés que d'assassins.

11° La seconde fête de Pâques, au son de la cloche, tous les Français sont assassinés dans Vérone; on ne respecte ni les malades dans les hôpitaux, ni ceux qui, en convalescence, se promènent dans les rues, et qui sont jetés dans l'Adige ou meurent percés de mille coups de stylets: plus de quatre cents Français sont assassinés.

12° Pendant huit jours l'armée vénitienne assiège les trois châteaux de Vérone: les canons qu'ils mettent en batterie leur sont enlevés à la baïonnette; le feu est mis dans la ville, et la colonne mobile, qui arrive sur ces entrefaites, met ces lâches dans une déroute complète, en faisant trois mille hommes de troupes de ligne prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux vénitiens.

13° La maison du Consul français de Zante a été brûlée dans la Dalmatie.

14° Un vaisseau de guerre vénitien

prend sous sa protection un convoi autrichien, et tire plusieurs boulets contre la corvette la Brune.

15° Le Libérateur d'Italie, bâtiment de la République, ne portant que trois ou quatre petites pièces de canon, et n'ayant que quarante hommes d'équipage, est coulé à fond dans le port même de Venise et par les ordres du Sénat. Le jeune et intéressant Laugier, lieutenant de vaisseau, commandant ce bâtiment, dès qu'il se voit attaqué par le feu du fort et de la galère amirale, n'étant éloigné de l'un et de l'autre que d'une portée de pistolet, ordonne à son équipage de se mettre à fond de cale. Lui seul il monte sur le tillac, au milieu d'une grande mitraille, et cherche par ses discours à désarmer la fureur de ses assassins; mais il tombe roide mort. Son équipage se jette à la nage, et est poursuivi par six chaloupes montées par des troupes soldées par la république de Venise, qui tuent à coup de hache plusieurs de ceux qui cherchaient leur salut dans la haute mer. Un contre-maître, blessé de plusieurs coups, affaibli, faisant sang de tous côtés a le bonheur de prendre terre à un morceau de bois tou-

chant au château du port; mais le commandant lui-même lui coupe le poignet d'un coup de hache.

Vu les griefs ci-dessus, et autorisé par le titre XII, article 328 de la constitution de la République, et vu l'urgence des circonstances.

Le général en chef requiert le ministre de France près la république de Venise, de sortir de ladite ville; ordonne aux différens agens de la république de Venise dans la Lombardie et dans la terre-ferme vénitienne de l'évacuer sur les vingt-quatre heures.

Ordonne aux différens généraux de division de traiter en ennemies les troupes de la république de Venise, de faire abattre dans toutes les villes de la terre-ferme le lion de Saint-Marc. Chacun recevra, à l'ordre du jour de demain, une instruction particulière pour les opérations militaires ultérieures.

Au quartier-général, à Palma-Nova,
le 2 mai 1797.

Cet ordre du jour acheva de porter le découragement au comble. Les armes tombèrent des mains de chacun, on ne songea pas même à se défendre. *Le grand Conseil de l'aristocratie se démit,*

et rendit la souveraineté au peuple. Une municipalité en fut la dépositaire. Ainsi ces oligarques si fiers, si long-temps ménagés par le général français, dont l'alliance avait été sollicitée avec autant de bonne foi, tombèrent alors sans aucun moyen de salut. Ils sollicitèrent en vain, dans leurs angoisses, la Cour de Vienne; ils lui demandèrent inutilement de les comprendre dans la suspension d'armes et dans les négociations de paix. Cette Cour fut sourde à toutes leurs instances; *elle avait ses vues.*

IX. *Les troupes françaises entrent à Venise. Révolution de cette ville.* — Baraguay-d'Hilliers entra dans Venise avec sa division, vers la moitié de mai. Il saisit les lagunes, les forts, les batteries de la ville, et planta le drapeau tricolore sur la place Saint-Marc le seize. Aussitôt le parti de la liberté se réunit en assemblée populaire; l'aristocratie fut détruite, et Dandolo, avocat de Venise, se mit à la tête de toutes les affaires. Le lion de Saint-Marc et les fameux chevaux de Corinthe, qui étaient dans cette ville, furent transportés à Paris. Il se trouva aussi environ douze vaisseaux de soixante-quatre, autant de frégates

et de moindres bâtimens : ils furent tous équipés et envoyés à Toulon.

Corfou était un des points les plus importants de la république vénitienne. Le général Gentili, celui-là même qui avait été envoyé à la reprise de la Corse, y fut expédié avec quatre bataillons et quelques compagnies d'artillerie, une escadre formée de vaisseaux vénitiens, prit possession de cette place, la véritable clef de l'Adriatique, ainsi que des six autres îles ioniennes, Zante, Cérigo, Céphalonie, etc.

Pezzano et ses principaux amis demeurèrent couverts de l'animadversion générale. On les accusa d'avoir perdu la république, en confiant ses destinées aux Autrichiens. Ils se sauvèrent de Venise, et furent prendre refuge à Vienne. Bataglia regretta sincèrement la perte de sa patrie. Blâmant depuis long-temps la marche suivie, il n'avait que trop prévu cette catastrophe, et mourut à quelque temps de là.

X. *Révolution dans toute la terre-ferme.*

— A la réception de l'ordre du jour qui déclarait la guerre à Venise, toute la terre-ferme se souleva contre la capitale. Chaque ville proclama son indé-

pendance, et se forma un gouvernement. Bergame, Brescia, Padoue, Vicence, Bassano, Udine, furent aussitôt autant de républiques séparées. C'est par ce même système qu'avaient commencé les républiques Cispadane et Transpadane. Partout on adopta les principes de la *révolution* française; on restreignit les couvens, on constitua les domaines nationaux, on supprima les privilèges féodaux; l'élite de la noblesse et des grands propriétaires se réunit en escadrons de hussards et de chasseurs, sous le titre de *Gardes d'honneur*; les classes inférieures se réunissaient en *bataillons* de garde nationale. On adopta les couleurs nationales d'Italie et l'on se fédéra.

Malgré l'extrême vigilance du général français pour empêcher les abus et les dilapidations, il y en eut en ce moment plus qu'en aucune autre époque de la guerre d'Italie. Le pays était partagé entre deux factions très-animées; les passions y furent plus ardentes, et les excès plus osés.

Lors de la reddition de Vérone, le Mont-de-Piété de cette ville, riche de sept à huit millions, fut volé. Le commissaire des guerres Bouquet et un

colonel de hussards Adrieux, accusés de cette horrible dilapidation, furent arrêtés. Cette dilapidation portait un caractère d'autant plus révoltant, qu'elle était accrue par une série de crimes nécessaires pour la cacher; et qu'elle s'exerçait sur la classe des indigens et des pauvres. Tout ce qui put être retrouvé dans les maisons des prévenus fut restitué aux propriétaires, dont la perte néanmoins resta très-considérable.

FRAGMENS DE LÉOBEN.

VI. *Opérations de Joubert dans le Tyrol.* — Joubert avait battu l'ennemi sur le Lavisio le vingt mars, il lui avait fait plusieurs milliers de prisonniers; il l'avait poursuivi à Botzen, l'avait défait de nouveau à Clauzen, avait forcé les gorges d'Insruch le vingt-huit, et se dirigeait à la droite par le Pusthersthal, le long de la Drave, avait marché pour déboucher la Carinthie, et venir prendre la gauche de l'armée française. Il avait laissé un corps d'observation sur le Lavisio pour couvrir Vérone en Italie. Ce

corps devait au besoin se replier sur le Montebaldo.

Bernadotte, de son côté, après avoir organisé la Carniole, avait rejoint l'armée, en laissant sous les ordres du général Friant un corps d'observation pour couvrir Laybach; on était menacé du côté de la Croatie. L'Autriche avait fait une levée très-considérable dans cette population d'une organisation spéciale toute militaire. Friant avait eu des affaires très-brillantes; mais, ne croyant pas garder Fium, il se contenta de prendre une position propre à couvrir Laybach et Trieste. Du reste, il avait eu pour instruction de regagner, en cas de besoin, Palma-Nova, qui avait été bien armée, et d'y grossir le corps d'observation qu'on y avait laissé pour couvrir l'Italie. De Clagenfurt, l'armée française continua sa marche pour gagner la Mur.

Le prince Charles espérait tenir dans les gorges de Newmarck: il lui était très-important de couvrir ses communications avec Salzbourg, l'Inn et le Tyrol, d'où il attendait des renforts très-considérables. Pour en être plus certain, il demanda une suspension d'armes au général français, qui, comprenant son